

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band: - (1996)
Heft: 3-4

Artikel: Explorations personnalistes
Autor: Ackermann, Bruno
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-870280>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

EXPLORATIONS PERSONNALISTES

Le grand projet d'« anthropologie » philosophique de Paul Ricœur puise son inspiration dans le personnalisme. À sa façon, ce métaphysicien aux multiples allégeances renouvelle et prolonge la pensée combattante du mouvement Esprit. Il incarne, à la suite d'Emmanuel Mounier, Denis de Rougemont, Nicolas Berdiaeff et Paul-Louis Landsberg, la tangente existentialiste du personnalisme.

Le personnalisme, à l'instar du marxisme et de l'existentialisme, traverse le siècle. Il a désormais son histoire, par trop ignorée par une philosophie universitaire enfermée dans ses recherches conceptuelles, par trop combattue aussi par ceux-là mêmes qui rechignent à s'engager dans la vie de la cité et demeurent en marge de l'Histoire. Pourtant, dans ce ^{xx}^e siècle chaotique, incohérent, individualiste et athée, emporté par les mythes collectifs, de nombreux penseurs, de formation et de sensibilité différentes, ont trouvé dans ce courant d'idées matière à répondre valablement aux dérives de l'idéalisme abstrait et du matérialisme dialectique, des instruments de réflexion et des moyens d'action qui préservent et enrichissent ce que l'on appelle depuis Kant l'éminente dignité de la personne humaine. C'est que, dès les années trente, l'un de ses fondateurs d'inspiration catholique, Emmanuel Mounier, a exercé sur des hommes de sa génération une rare puissance d'éveil et d'accueil. Paul Ricœur, alors jeune universitaire, compte parmi ses lecteurs, à l'écoute de cette philosophie combattante, éducative dans ses intentions et révolutionnaire dans son action.

Au soir d'une vie intellectuelle féconde, Paul Ricœur reconnaîtra dans son itinéraire de multiples allégeances, lesquelles, toutes, s'inscrivent dans un grand projet d'« anthropologie » philosophique. Héritier spirituel de la phénoménologie husserlienne et de la philosophie réflexive française, exégète des textes bibliques

tout en se déniait le titre de théologien, et commentateur inlassable des philosophes anglo-saxons et allemands, « clarificateur » aussi des défis éthiques du monde contemporain et théoricien du langage, le philosophe est assurément un compagnon du personnalisme. D'autres que nous, depuis plusieurs années, ont abordé les aspects très techniques de la philosophie ricœurienne. Nous voulons, quant à nous, brièvement évoquer ici les attaches personalistes de Ricœur et les quelques textes, espacés dans le temps, qui fondent cette allégeance souvent méconnue, à partir de sa rencontre avec l'œuvre d'Emmanuel Mounier, dont il renouvelle et prolonge, à sa façon, la pensée.

Rien ne semblait pourtant prédisposer le jeune Paul Ricœur, d'éducation protestante, à s'ouvrir au mouvement personaliste. Durant ses années de formation, l'univers catholique lui était en effet « un monde complètement étranger », et le « monde extérieur faisait plutôt figure de curiosité¹ ». Moulé par le « ghetto » universitaire rennois et parisien, et attiré par lui, rien ne semblait l'inciter à suivre l'aventure d'une philosophie non universitaire et qui se revendiquait telle. Ses premières « vraies » attaches philosophiques, Paul Ricœur les nouera à l'égard de Henri Bergson, de Jules Lagneau et de Jules Lachelier, puis de Jean Nabert, avant la rencontre décisive de la philosophie existentielle, Gabriel Marcel et Karl Jaspers, et de la phénoménologie d'Edmond Husserl. Entre ces différentes écoles le jeune agrégé en Sorbonne percevait certes des tensions, « mais elles étaient tenues pour les conditions saines d'une activité philosophique militante² ».

Comme de nombreux jeunes intellectuels protestants de sa génération, Paul Ricœur est brutalement réveillé au seuil des années trente par le message dogmatique et antiphilosophique du théologien suisse Karl Barth, et séduit par les activités militantes et les conférences d'André Philip³ dans les mouvements d'étudiants protestants. La jonction avec le mouvement Esprit, qui ouvrait alors un débat fraternel avec les croyants et les non-croyants et infléchissait le débat dans le sens d'une redécouverte de l'homme dans son intégralité, s'avérait presque naturelle, sinon inéluctable :

1. Paul RICŒUR, *La Critique et la conviction, entretien avec François Azouvi et Marc de Launay*, Paris : Calmann-Lévy, 1995, p. 19.

2. Paul RICŒUR, *Réflexion faite, autobiographie intellectuelle*, Paris : Esprit, 1995, p. 18.

3. (1902-1970) Militant socialiste et chrétien, professeur à la Faculté de droit de Lyon et membre de la Fédération française des étudiants chrétiens.

Les orientations philosophiques et chrétiennes de Mounier m'étaient familières. La notion de personne, chère à Mounier, trouvait une articulation philosophique, seulement plus technique, si je puis dire, chez les penseurs évoqués plus haut.

Le mouvement personnaliste, alors en quête d'un approfondissement doctrinal grâce à l'apport de penseurs originaux — Paul-Louis Landsberg, élève de Max Scheler, Nicolas Berdiaeff, Alexandre Marc et Denis de Rougemont notamment —, proclamait la primauté du spirituel contre tout autre ordre de valeurs et appelait à une conversion, au sens biblique du terme. Il cherchait à dissocier le spirituel d'avec le politique, et plus spécialement d'avec la droite bien-pensante, se désolidarisait du « désordre établi », en un moment où, d'une part, l'homme devenait esclave des nouveaux mythes (la masse, la classe, la race, la nation, le capital, etc.) engendrés par le siècle, et où, d'autre part, les philosophes autant que les hommes politiques n'avaient plus rien à offrir pour remédier à une crise profonde de la civilisation occidentale. Dans ce contexte de dépossession des valeurs et de destruction des rapports humains, le personnalisme suggérait au jeune philosophe des horizons neufs :

La conjonction entre personne et communauté représentait [...] une avancée inédite, par rapport à la sorte de réserve encouragée par les philosophes de métier⁴.

Le climat politique et idéologique des années trente, la « montée des périls » et du totalitarisme, le déferlement en Europe d'immenses vagues communautaires d'une part, les idées novatrices sur l'engagement des intellectuels de gauche, et le débat relancé autour de la notion de personne⁵ et de son lien indissoluble avec la communauté⁶ d'autre part, rapprochèrent sans doute Paul

4. P. Ricœur, *Réflexion faite*, p. 18.

5. L'origine de ce mot est plus ancienne que celle du terme « personnalisme ». Elle prend source dans la célèbre formule du « Connais-toi toi-même » de Socrate, puis dans les quatre conciles œcuméniques des IV^e et V^e siècles. Après saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, puis Calvin et Luther, et Kierkegaard, la notion de « personne » retrouve au début du XX^e siècle sa pleine actualité avec Max Scheler, puis Charles Renouvier. Sous l'impulsion d'Emmanuel Mounier et des intellectuels regroupés autour du mouvement Esprit, les bases doctrinales de cette notion s'élargissent. Au sujet de la personne, voir également les études de Jean Wahl, Gabriel Marcel, Georges Gurvitch et Emmanuel Lévinas sur *l'Existenz Philosophie*.

6. Le thème de plus frappant, en France, de la philosophie sociale de l'époque. Voir notamment Jacques Maritain, Martin Buber, Nicolas Berdiaeff, Robert Aron, Arnaud Dandieu et Denis de Rougemont.

Ricœur du courant personnaliste, dont la grande force fut, écrira-t-il plus tard, « d'avoir, en 1932, lié à l'origine sa manière de philosopher à la prise de conscience d'une crise de civilisation et d'avoir osé viser, par-delà toute philosophie d'école, une nouvelle civilisation dans sa totalité⁷ ». Avec le recul du temps, Ricœur apparaît cependant plus nuancé sur les influences, tardives, qu'exercèrent sur lui les orientations philosophiques de Mounier :

[...] dans les années 1947-1950, j'ai découvert le groupe Esprit, que j'avais mal connu avant guerre car j'étais beaucoup plus engagé dans le socialisme militant, et je considérais les gens d'Esprit comme trop intellectuels. Je me suis donc beaucoup rapproché de cette revue, et j'y ai publié. Mon amitié avec Emmanuel Mounier s'est approfondie peu de temps avant sa mort, qui fut pour moi un très grand deuil.

À cette époque, c'est l'homme, l'éducateur et le pédagogue, tout imprégné d'abord de la pensée antimoraliste de Péguy dans laquelle se cristallisait l'opposition de la mystique à la politique, puis du néo-thomisme de Jacques Maritain, c'est l'homme plus que les idées, qui suscita l'admiration et le respect du jeune Paul Ricœur :

La personne de Mounier m'avait vraiment conquis, moins ses idées que lui-même : j'étais suffisamment structuré philosophiquement pour ne pas être un de ses disciples; mais j'en ai été tout de même le compagnon⁸.

Intéressante à cet égard est une note de lecture que Ricœur fit paraître avant-guerre dans une petite revue protestante de l'époque, *Le Semeur*⁹. Elle témoigne déjà de son assiduité à la recherche philosophique et, d'une manière moindre, de l'influence de Gabriel Marcel qui, lors de soirées de discussion avec ses élèves, imposait à chacun une seule règle : « [...] ne jamais citer d'auteurs, toujours partir d'exemples et réfléchir par soi-même¹⁰ ».

Premières lectures

À lire cette petite note, qui porte sur plusieurs aspects de la notion de personne, et bien que Paul Ricœur parle souvent en son

7. Paul RICŒUR, « Une philosophie personnaliste », *Esprit*, décembre 1950, p. 861. Ce texte est repris dans *Histoire et Vérité*, Paris : Seuil, 1955, p. 135-63.

8. P. Ricœur, *La Critique et la conviction*, p. 41.

9. Organe de la Fédération française des Associations chrétiennes d'Étudiants.

10. P. Ricœur, *La Critique et la conviction*, p. 21.

nom propre, les références d'auteurs sont pourtant explicites : Gabriel Marcel, Denis de Rougemont sont nommément cités. D'autres références sont en revanche implicites : Emmanuel Mounier, Arnaud Dandieu, pour ne citer que ces deux noms. Ce texte de jeunesse dénote déjà l'intérêt que Paul Ricœur portait au débat naissant alors dans les milieux philosophiques parisiens. Comme d'autres jeunes intellectuels de l'époque, il participe à l'approfondissement philosophique et religieux de la notion de personne. C'était là sans doute marquer ses premières inclinations pour la philosophie réflexive, de caractère universitaire, et peut-être sa relative réserve à l'encontre de l'engagement politique. Mais ce court article est surtout le fruit d'une lecture serrée de deux textes de doctrine personnaliste de la plume de Denis de Rougemont¹¹, affinité protestante oblige !

D'entrée de jeu, Paul Ricœur dissocie la notion de personne de celle d'individu, opposition classique, commune à tous les auteurs personnalistes. En outre, la personne n'est pas réduite à un « objet de science », en raison de sa nature non « prévisible ». Par contre, selon certains personnalistes, la personne, en tant qu'elle agit, est acte¹², « une clé de l'idée de personne » selon Ricœur. C'était là entrer dans un débat philosophique où des obscurités conceptuelles subsistaient. Emmanuel Mounier¹³ et Gabriel Marcel autant que Paul Ricœur exprimèrent des réserves sur cette notion d'acte, Ricœur arguant, à la suite de son maître, Gabriel Marcel, que « acte et personne sont irréductibles à toute démarche métaphysique » et que, « à la différence des essences et des valeurs », l'acte et la personne « ne peuvent pas être les éléments d'une philosophie ». En revanche, il tient pour vraie l'idée selon laquelle l'acte est « dans l'instant », qu'il est « homogène à l'éternité », et

11. Il s'agit de « Destin du siècle ou vocation personnelle ? », *Foi et Vie*, février-mars 1934, p. 143-57 et de « Définition de la personne », *Esprit*, décembre 1934, p. 368-82. La revue *Foi et Vie*, sous l'impulsion du pasteur Pierre Maury, était fortement marquée par le courant barthien.

12. La notion d'acte constituait au sein du mouvement personnaliste de l'Ordre Nouveau la première partie d'une vaste étude sur la dialectique de l'acte et de la personne, dont les premiers jalons ont été posés par Arnaud Dandieu et Denis de Rougemont dans un article rédigé en 1933, en vue d'introduire une soirée de discussion dans un groupe de jeunes philosophes, dirigé par Gabriel Marcel et Alexandre Koyré, et intitulé « L'acte comme point de départ », in *Recherches philosophiques*, Paris (1936-1937) t. II, p. 55-64.

13. Voir notre thèse *Denis de Rougemont, une biographie intellectuelle*, Genève : Labor et Fides, 1996, chap. VI.

donc que « l'acte exprime l'éternité¹⁴ », rejoignant pleinement la visée chrétienne exprimée par Rougemont dans sa « Définition de la personne ». La personne, ajoute Ricœur, est incarnation :

Je suis un tout unifié. Je suis chair. Ce qui signifie : je suis en même temps vocation libre (et je crée quelque chose dans le monde), et je suis en même temps un corps parmi les corps. C'est le paradoxe de la notion de personne : le *paradoxe de l'incarnation*¹⁵.

Citant Rougemont dans le texte — « “La personne est l'impensable incarnation de l'éternité dans le temps”¹⁶ » —, Ricœur adhère totalement à ce paradoxe, récusant, à la suite de Rougemont encore, le déterminisme marxiste, lequel exprime « l'origine permanente et virtuelle des dictatures, dans un fléchissement, en [nous], du sens de [notre] destinée personnelle¹⁷ ». Et d'insister sur les notions de « vocation » — terme calvinien par excellence¹⁸ —, de « responsabilité » et d'« engagement », qui sont au cœur de la définition proposée par Denis de Rougemont et ses amis personalistes. Paul Ricœur conclut son article en insistant sur le « retournement merveilleux » qui s'opère pour le chrétien : « [...] pour lui la personne ne s'achève que dans le don qu'elle fait d'elle-même à Dieu¹⁹ ».

Cette exploration succincte de la notion de personne témoigne assurément de la rencontre de Paul Ricœur avec le personalisme. Précisons toutefois qu'il s'agit du personalisme protestant, tel qu'il fut inspiré par Denis de Rougemont. Certes, les notions de vocation, d'engagement, de témoignage ou encore de sacrifice par lesquelles la personne humaine se manifeste de manière visible dans le monde appartiennent également au terreau philosophique d'Emmanuel Mounier, mais ce serait oublier ici la sensibilité religieuse originelle de Ricœur, protestante avant tout. De même, sur la question de l'engagement, Ricœur affichait, confiera-t-il plus

14. Paul RICŒUR, « La notion de personne », *Le Semeur*, 1^{er} mai 1936, p. 439-40.

15. *Ibid.*, p. 440-41.

16. *Ibid.*, p. 441. La citation de Rougemont est extraite de « Définition de la personne », *op. cit.*, p. 375.

17. *Ibid.*, p. 441, note 1. La citation de Rougemont est extraite de « Destin du siècle ou vocation personnelle ? », p. 154.

18. Pour Rougemont, la vocation est « un appel, une mission confiée à un homme — une parole que Dieu lui adresse », *Politique de la personne* (1934), Paris : « Je Sers », 1946, p. 57.

19. P. Ricœur, « La notion de personne », *Le Semeur*, p. 443.

tard, une position plus proche d'un autre intellectuel protestant, André Philip, activement engagé dans la vie politique française :

La conception de l'engagement formulée par Mounier permettait certes une articulation souple, sans séparation ni confusion, entre, disons, la pensée et l'action. Mais la forme politique qu'André Philip donnait à l'engagement me paraissait plus franche et plus nette. À cela s'ajoutait le fait qu'André Philip conjugait, d'une manière inhabituelle dans la gauche française, une argumentation théologique fortement marquée par Karl Barth et la compétence d'un bon économiste de conviction socialiste²⁰.

Sans doute la question de l'engagement est-elle, dans le bouillonnement des années trente, une pierre d'achoppement entre Paul Ricœur et Emmanuel Mounier. Pour le directeur d'*Esprit*, artisan d'une vraie révolution spirituelle, personnaliste et communautaire, qui rapproche l'homme de lui-même et le transfigure, lui permettant ainsi de retrouver les sources profondes de la communauté, il ne saurait être question ni de choisir, sans se mentir à soi et aux autres, l'un ou l'autre des camps révolutionnaires — le communisme et le fascisme sont à l'époque les deux options majeures de la vie politique française —, ni de s'engager²¹, sans se trahir, dans le traître jeu des partis politiques. Pour Ricœur, ardemment pacifiste²² et fortement impliqué dans les mouvements de jeunesse socialistes²³, le choix était déjà fait, dicté par les valeurs de l'Évangile²⁴, bien que sa conscience politique, éveillée

20. P. Ricœur, *Réflexion faite*, p. 19.

21. La notion d'engagement paraît problématique chez Mounier, qui considérait que la plus haute expression de la personne est la liberté, et donc que la personne ne devait devenir esclave, fût-ce de son propre engagement, attitude qui impliquait une « pensée engagée-dégagée », et privilégiait plutôt un dialogue que des choix.

22. Dans un article qu'il fit paraître après guerre, « L'homme non-violent et sa présence à l'histoire », *Esprit*, février 1949, p. 224-36, Ricœur développera ses convictions à partir du *Sermon sur la Montagne*, et s'interrogera sur les conditions permettant à une dialectique de la non-violence d'entrer et de peser sur l'histoire, ainsi que sur son efficacité.

23. Durant les années 1935-1939, il publie de nombreux articles dans *Terre nouvelle*, organe des chrétiens révolutionnaires.

24. Voir son article « Philosophie et christianisme », *Le Semeur*, 20 juillet 1936, p. 541-57, dans lequel Paul Ricœur définit la « philosophie chrétienne » comme une « philosophie critique », ou comme « une science des limites ». La tâche du philosophe chrétien est « non pas une préparation positive à l'acte de foi, non pas une initiation à la conversion, mais une tâche négative, une suppression d'obstacles ». C'est Ricœur qui souligne.

par les événements parisiens de février 1934, le Front populaire de 1936 et la guerre d'Espagne en 1937-1938, et marquée très tôt par « un vif sentiment d'injustice sociale », ait été, par moments, hésitante, et soit restée quelque peu en retrait du bavardage idéologique de certains intellectuels engagés, de gauche comme de droite. Face à la montée en puissance de l'Allemagne hitlérienne par exemple, Ricœur avouera plus tard ses erreurs de jugement, en expliquant que lui et ses amis, militants socialistes chrétiens, pouvaient « d'autant moins avoir une vision claire des choses [qu'ils] étaient devenus les alliés d'un totalitarisme contre l'autre ²⁵ ».

Présence au personnalisme

Le texte de jeunesse évoqué plus haut laissait augurer d'autres découvertes, mais, Paul Ricœur, fut influencé par diverses « écoles » de pensée et s'était déjà forgé une philosophie propre. Son itinéraire intellectuel s'est-il pour autant éloigné du personnalisme ? Ses écrits de l'après-guerre témoignent en tout cas de sa proximité intellectuelle avec le mouvement Esprit. Après le désastre et la captivité, Ricœur participe de près aux activités militantes d'*Esprit*, dont la communauté intellectuelle, créée à Châtenay-Malabry — il y habitera dès 1956 à son retour de Strasbourg —, devient l'un de ses milieux d'action. Sans doute a-t-il d'abord rejoint l'un des « centres personnalistes » qui essaïmaient alors en France sous l'impulsion d'Emmanuel Mounier, dont l'objectif essentiel était de tracer une ligne de départ pour de nouvelles recherches.

La revue paraît à nouveau en décembre 1944 et connaît une diffusion grandissante. Mais les lendemains de la Libération sont laborieux pour le mouvement Esprit. L'équipe ancienne n'est pas reconstituée, et Paul-Louis Landsberg, « l'une des pierres d'angle d'Esprit » (l'expression est de Mounier), est mort en déportation. Durant ces années d'immédiat après-guerre, le mouvement inscrit son combat au cœur du redressement politique français, engage le débat avec le marxisme et l'existentialisme, tout en explorant les questions internationales. Un noyau se met en place, et parmi les nouveaux venus apparaissent, entre autres, les noms de Jean-Marie Domenach²⁶, un jeune intellectuel issu de la Résistance, et

25. P. Ricœur, *La Critique et la conviction*, p. 30.

26. Élève de Jean Lacroix, qui animait alors le groupe Esprit de Lyon, il deviendra en 1946, à l'âge de 24 ans, secrétaire de rédaction de la revue.

de Paul Ricœur, de retour en France après cinq ans de captivité dans un *oflag* de Poméranie. L'entrée fracassante du premier au sein du groupe *Esprit* contraste avec celle, discrète, du second.

Dans une brève note parue dans le numéro de février 1947, Ricœur relate une rencontre franco-allemande de mouvements de jeunesse protestants, au cours de laquelle furent débattus des thèmes tels que les chances de l'Europe, les tâches actuelles de la démocratie, la possibilité d'un socialisme chrétien, ou encore de la grandeur et des périls d'un engagement politique concret. Paul Ricœur revint bouleversé de sa rencontre avec des chrétiens allemands, encouragé à persévérer dans le rapprochement entre les deux peuples, et convaincu que « la foi religieuse comporte le courage de faire l'histoire au lieu de la subir » et que de telles rencontres permettent de reconstruire un avenir authentique pour les générations futures, l'essentiel étant « [...] de sauver courageusement ce qui reste encore et qui n'a pas été ruiné de la réalité humaine plus forte que la guerre [...] »²⁷ La même année, Ricœur donne à *Esprit* une longue chronique²⁸, dans laquelle il évoque la teneur toute philosophique d'un roman de Pierre-André Lesort — le livre est préfacé par Gabriel Marcel —, dont les thèmes principaux portent sur la communication des consciences, les multiples causes d'échec dans les relations humaines, les paroles d'espérance qui peuvent en jaillir et le mystère mutuel entre les humains.

Les premières apparitions de Paul Ricœur au sommaire d'*Esprit* ne le détournent cependant pas de ses travaux personnels. Professeur au Collège cévenol, à Chambon-sur-Lignon (Haute-Loire), il consacre la majeure partie de son temps à l'enseignement. Durant cette période, il traduit les *Ideen I* de Husserl, rédige un commentaire de l'œuvre, et travaille à sa *Philosophie de la volonté*. Dans le même temps, il écrit, avec son ami Mikel Dufrenne, *Karl Jaspers et la philosophie de l'existence* (1947). L'ouvrage sur Jaspers reçut, sous la plume de Jean Hyppolite, un

27. Paul RICŒUR, dans le « Journal à plusieurs voix », *Esprit*, février 1947, p. 310-11. L'année suivante, en juin 1948, Ricœur participera en compagnie d'Emmanuel Mounier, Jean-Marie Domenach et Pierre Thévenaz, pour ne citer que ces noms, à une rencontre franco-allemande à Tübingen, regroupant les délégués des groupes et revues allemands travaillant dans le même sens qu'*Esprit*.

28. Paul RICŒUR, « Le mystère mutuel ou le romancier humilié », *Esprit*, avril 1947, p. 691-99.

accueil élogieux dans *Esprit*: « Ils ont tenté, souligne Hyppolite, de pénétrer l'essence même de cette philosophie vivante et brillante qui paraît toujours nous échapper au moment où on veut l'englober dans une formule ; et leur livre est, à cet égard, un chef-d'œuvre²⁹. » Jaspers, dans sa préface, ira jusqu'à dire de ses interprètes : « Le livre n'est pas seulement ma philosophie, mais la philosophie propre à M. Dufrenne et P. Ricœur. » De son côté, Emmanuel Mounier portait un intérêt profond au philosophe allemand qui, de son côté, marquait une grande attention aux différentes études que Mounier consacrait alors, dans *Esprit*, aux divers existentialismes³⁰. Ce sont là quelques indices du rapprochement qui s'opère entre Paul Ricœur et *Esprit*, ouvert plus que jamais aux débats sur l'existentialisme.

Le Congrès Esprit de 1947 marqua la première rencontre internationale des groupes personnalistes depuis la guerre, mais il tergiversa sur les orientations à prendre sur le terrain idéologique. Après avoir donné une part un peu débordante aux problèmes politiques, le mouvement décide de renouer avec la recherche doctrinale. L'année suivante en effet, le Congrès Esprit, qui se déroule du 15 au 18 juillet à Jouy-en-Josas, près de Paris, se donne comme objectif de redéfinir une ligne de pensée. Emmanuel Mounier, Paul Ricœur, Henri-Irénée Marrou et d'autres s'y attelleront avec force et persuasion. Le rapport présenté par Paul Ricœur à l'occasion de ce Congrès est le début d'un cheminement fructueux et profond avec le mouvement Esprit³¹.

Lors de ce Congrès, le directeur d'*Esprit* définit les tâches d'une pensée d'inspiration personnaliste. Il souligne, en guise de préalable, d'une part le peu d'attachement du mouvement, durant la première période, celle de l'entre-deux-guerres, « à des élucidations philosophiques », tout occupé à résoudre les problèmes les plus immédiats d'une civilisation en crise, et d'autre part l'impor-

29. Jean HYPPOLITE, « Situation de Jaspers », *Esprit*, mars 1948, p. 483.

30. Karl Jaspers à Emmanuel Mounier, 22 janvier 1947, in *Bulletin des Amis d'E. Mounier*, octobre 1985, p. 5-6. Les articles de Mounier, parus dans *Esprit* en avril, mai, juin 1946, ont été regroupés dans son *Introduction aux existentialismes*, Paris : Denoël, 1947.

31. Paul Ricœur présenta un rapport au Congrès Esprit de 1949 consacré à l'engagement, et en 1951. Le Congrès de 1950 n'eut pas lieu en raison de la mort subite d'Emmanuel Mounier. Dès 1948, Paul Ricœur devient un collaborateur régulier de la revue *Esprit*.

tance excessive donnée, aux lendemains de la Libération, à l'enquête et aux problèmes politiques plutôt qu'aux problèmes théoriques. La poussée de certains courants de pensée — l'existentialisme et le marxisme — conduisit Esprit à clarifier ses positions sur la scène intellectuelle, ainsi qu'à explorer de nouvelles voies. Constatant des points de convergence ou de divergence avec le marxisme, l'existentialisme et le christianisme, Mounier pose comme première tâche «une élucidation de plus en plus poussée de l'être personnel», dans le sens d'un accomplissement, dans l'histoire, de sa liberté³².

Les apories du personnalisme

C'est précisément dans le prolongement de cette visée large et profonde qu'intervient Paul Ricœur, non sans souligner, en avant-propos, la difficulté pour un philosophe de «travailler en équipe à la philosophie», car la philosophie, «en dernière analyse, est œuvre d'isolé». Ricœur croit cependant qu'«un travail en commun peut être amorcé par le repérage commun d'un certain nombre de difficultés». En ce sens, le personnalisme, selon lui, «se réfléchit d'abord dans un groupe d'apories», et c'est par rapport à ces difficultés irréductibles que le travail personnel du philosophe peut trouver, sinon des solutions, du moins une ouverture et une envergure dans la problématique personnaliste.

Le premier point développé par Paul Ricœur touche à la ligne de front du personnalisme : la relation entre philosophie et politique. Une chaîne de problèmes les relie et les implique. En effet, «une philosophie communique avec une politique par une éthique rapportée à une situation historique³³». C'est donc à cette première question qu'il conviendra de s'atteler. Le second point concerne les apories fondamentales d'une problématique de la personne, dont les trois pôles, dans le débat philosophique français du moins, sont la liberté, les valeurs et l'histoire. Paul Ricœur relève au passage certains bienfaits de l'existentialisme, dès lors qu'il s'est agi de penser le problème de la personne à partir de la liberté. Mais cette liberté, exclusive pour l'existentialisme,

32. Emmanuel MOUNIER, «Tâches actuelles d'une pensée d'inspiration personnaliste», *Esprit*, novembre 1948, p. 679-708.

33. Paul RICŒUR, «Dimensions d'une recherche commune», *Esprit*, déc. 1948, p. 838.

lisme, est autocréatrice, et donc tient insuffisamment compte des deux autres pôles de la personne. Ainsi,

La première tâche d'un personnalisme qui serait vraiment une anthropologie aussi vaste, aussi compréhensive que possible, est alors de s'exercer à *déplacer le point de départ de la réflexion* de la liberté aux valeurs et à l'histoire³⁴.

Ce déplacement, ainsi que les raccords complexes qui se tissent entre les différents pôles de la personne, posent d'innombrables nœuds de difficultés que ni l'existentialisme ni le marxisme ne sauraient a priori résoudre. L'ultime difficulté évoquée par Ricœur, à la suite de mille détours, est la suivante : l'homme peut-il réellement comprendre l'aporie triangulaire liberté-valeur-histoire ? Telle est finalement la question essentielle posée au personnalisme. Et Ricœur de suggérer une issue, toute provisoire, prélude à d'autres explorations :

Une problématique intelligible de la personne n'est peut-être capable que d'entrevoir [la] double polarité du mal et de la transcendance entre laquelle est écartelée l'existence éthico-historique de la liberté³⁵.

À l'évidence, sa contribution au Congrès Esprit de 1948 ouvre au personnalisme de nouveaux horizons. Mais le personnalisme peut-il être une philosophie, voire une philosophie de l'histoire ? Pour certains, dont Mounier, le personnalisme est une philosophie. Pour d'autres, il ne saurait en être une. Nous n'aborderons pas ici une question qui ne cesse de diviser les historiens de la philosophie. Deux ans plus tard, Emmanuel Mounier meurt sans que ce débat ait pu avoir lieu. Dans l'hommage qu'il lui rend au lendemain de sa mort en 1950, Paul Ricœur entreprend, le cœur noué et assombri par cette disparition soudaine et prématurée, une relecture attentive de quelques-uns des ouvrages majeurs de celui qui était devenu dès les années 1947-1948 un ami proche. Une admiration sincère et une adhésion entière inspirent cette « stricte étude historique » de l'œuvre de Mounier. Ricœur insiste à juste titre sur sa visée provocatrice, anti-universitaire, son projet d'une éthique concrète, d'une « nouvelle Renaissance » — référence au texte-manifeste de la revue *Esprit* d'octobre 1932, intitulé « Refaire la Renaissance » —, fondée sur un réveil de la personne et sur une pédagogie de la vie communautaire, dont l'intention

34. *Ibid.*, p. 839. C'est Ricœur qui souligne.

35. *Ibid.*, p. 846.

combattante « déborde ce que nous entendons communément par une “philosophie” ».

Paul Ricœur exprime son respect pour Emmanuel Mounier, en tant que celui-ci se situa, à ses débuts du moins, « au-dessus d’une problématique philosophique, au sens strict, au-dessus des questions de point de départ, de méthode et d’ordre » et qu’ainsi il offrit « aux philosophes de profession une *matrice philosophique*, [...] des tonalités, des tenues théoriques et pratiques capables d’une ou de plusieurs philosophies, grosses d’une ou de plusieurs systématisations philosophiques³⁶ ». Réfléchissant tour à tour sur le monde de la personne, sur les relations du personnalisme avec le christianisme et le marxisme, Paul Ricœur discerne les trois directions dans lesquelles la pensée de Mounier s’est manifestée : d’abord son effort « pour se laisser enseigner par le mouvement de l’histoire », ce que Ricœur nomme « le *poids des situations* », ensuite son approfondissement, sa purification du motif chrétien de la personne (pureté des valeurs et pureté des moyens), enfin son effort « “philosophique” (au sens étroit) pour situer le personnalisme par rapport aux sciences de l’homme, d’une part, et par rapport aux philosophies de l’existence, d’autre part ».

Le choix responsable, la liberté sous conditions et la cohérence doctrinale qui fondent pareille entreprise, ajoutés à une densité d’événements historiques comme jamais auparavant dans l’histoire, font que, pour Paul Ricœur, « l’intention éducative [de l’œuvre de Mounier] déborde une problématique proprement philosophique³⁷ ». Elle a, comme il l’avait indiqué plus haut, une valeur de « matrice philosophique ». Car, plus que toute autre, l’intention qui anima l’œuvre d’Emmanuel Mounier a impliqué, dit Ricœur, un « discernement » philosophique rare, placé qu’il fut au carrefour des chemins de traverse qu’ouvraient les philosophies de l’existence, de Gabriel Marcel à Jean-Paul Sartre, en passant par Karl Jaspers et Martin Heidegger : la tension entre la personne et la matière, le thème de l’autre, les thèmes du recueillement, de l’accueil et du don, le « mouvement d’être vers l’être ». Et de conclure en confessant la raison profonde de son attachement à l’œuvre de son ami :

36. P. Ricœur, « Une philosophie personnaliste », p. 862-63. C’est Ricœur qui souligne.

37. *Ibid.*, p. 872 et 884.

[...] ce subtil alliage d'une belle vertu « éthique » avec une belle vertu poétique, qui faisait d'Emmanuel Mounier cet homme à la fois irréductible et offert³⁸.

Il n'est sans doute point de fidélité critique plus respectueuse à l'œuvre d'Emmanuel Mounier, et d'effort de compréhension plus vrai que ce texte, qui, s'il fut écrit au lendemain de sa mort, dénote pourtant l'absence de tout reproche à l'endroit du personnalisme.

« *Meurt le personnalisme* »

Dans un texte bien ultérieur, au titre volontairement provocateur, écrit une trentaine d'années plus tard à l'occasion du cinquantième anniversaire de la revue *Esprit*, Paul Ricœur expose quelques-unes de ses réserves à l'égard de l'appellation même de cette « philosophie de l'existence³⁹ ». Il déplore « le choix malheureux, par le fondateur du mouvement *Esprit*, d'un terme en -isme, mis de surcroît en compétition avec d'autres -ismes qui [lui] apparaissent largement aujourd'hui comme de simples fantômes conceptuels⁴⁰ ». À noter au passage que, dès les années trente, Denis de Rougemont exprimait déjà la même réserve⁴¹.

À l'appui de sa critique, Paul Ricœur avance fort à propos quatre arguments : d'abord la faiblesse conceptuelle du personnalisme, qui apparaissait alors moins bien articulé que d'autres modes de pensée ; ensuite le déferlement, dès les années soixante, du structuralisme, qui frappa le personnalisme, l'existentialisme et le marxisme « de la même note d'infamie », alors même que, « étrange aventure », le mouvement *Esprit* déploya tant d'efforts pour se distinguer de ses « deux frères ennemis » ; puis l'enracinement chrétien, tant néo-thomiste que barthien, des personnalistes, violemment attaqués par une nouvelle vague nietzschéenne ; enfin « la vulnérabilité du terme à l'égard des équivoques internes et

38. *Ibid.*, p. 887.

39. Dans l'arbre existentialiste, Emmanuel Mounier situe le personnalisme entre la branche de sève chrétienne de Gabriel Marcel et celle de Karl Jaspers. Toutes se greffent au vieux tronc chrétien, dans le prolongement de la pensée de Pascal, et surtout de Kierkegaard.

40. Paul RICŒUR, « Meurt le personnalisme, revient la personne... », *Esprit*, janvier 1983, p. 113.

41. « Le destin du siècle, c'est le destin des *ismes*, qui sont — en fin de compte — abstractions », « Destin du siècle ou vocation personnelle ? » p. 146.

externes » du personnalisme, dont Emmanuel Mounier et d'autres étaient déjà conscients à l'époque⁴².

Meurt ainsi le personnalisme, qui « n'a jamais fini de se battre avec ses propres démons, tant le passé du terme [...] lui a collé au corps ». Pour Paul Ricœur, qui cherche à réactualiser les idées et les concepts du fondateur d'Esprit, l'idée de personne « apparaît comme un concept survivant et ressuscité » dès lors qu'il s'agit de défendre les droits de l'homme. Car la notion de personne, du point de vue philosophique, est supérieure aux autres entités, telles la « conscience », le « sujet », le « moi », ou l'« individu », en raison des liens concrets qui l'engagent sur le terrain politique, juridique, économique et social. Sa conceptualisation pose toutefois un problème majeur, celui du langage : « Comment parler de la personne sans le support du personnalisme ? » Ricœur n'y voit qu'une seule réponse possible : « Elle consiste à donner un statut épistémologique approprié » à ce qu'il appelle « une "attitude" ».

Et, se plaçant au-delà d'Emmanuel Mounier, sous l'autorité de Paul-Louis Landsberg et de Max Scheler, ou encore d'Éric Weil, Paul Ricœur expose les différentes articulations de « l'*attitude-personne* », comme celle dont « la notion de crise est le repère essentiel de sa situation », en tant que la crise est « le premier mouvement constitutif » de son être et le moment où cet être « éprouve la limite de [sa] tolérance ». Face à ces critères de la crise, l'« *attitude-personne* » repose sur l'engagement, qui, lui, découle d'une « conviction ». Pour Paul Ricœur, l'engagement a pour corollaire d'une part « la vertu de la durée » et, d'autre part, « la "fidélité à une cause" », toutes deux conférant à la personne respectivement une identité et une altérité. Enfin, du couple crise/engagement surgit un dernier corollaire : « l'horizon d'une vision historique globale⁴³ ». Audacieux et formidable pari que cette tâche de rassemblement de la durée dans une intériorité, de reconnaissance et de respect, sinon d'amour, des différences, tâche à laquelle Paul Ricœur invite humblement tous les hommes :

42. Voir notamment Paul ARCHAMBAULT, « Destin d'un mot », *Politique*, février 1934, p. 154-65, et Maurice BLONDEL, « Les équivoques du "personnalisme" », *Politique*, mars 1934, p. 193-205. De son côté, Emmanuel MOUNIER considérait dès après la Seconde guerre que ces équivoques étaient moins « Des équivoques *du* que des équivoques *sur* le personnalisme », *Qu'est-ce que le personnalisme ?* Paris : Seuil, 1946, p. 94.

43. P. Ricœur, « Meurt le personnalisme, revient la personne... », p.115-18.

Le pari que le meilleur de toutes les différences converge. Le pari que les avancées du bien se cumulent, mais que les interruptions du mal ne font pas système. Cela, je ne peux pas le prouver. Je ne peux pas le vérifier; je ne puis l'attester que si la crise de l'histoire est devenue mon intolérable et si la paix — tranquillité de l'ordre — est devenue ma conviction⁴⁴.

N'y a-t-il pas dans cet «aveu» et dans cette espérance l'idée d'un «dépassement de soi» souvent évoquée par Emmanuel Mounier, un effort de dépouillement, et donc de renoncement, qui requiert de la personne un engagement constamment renouvelé? En recourant aux notions d'intolérable et de conviction pour définir l'engagement de la personne — Mounier utilisait quant à lui les termes d'injustice et de foi —, Paul Ricœur apporte à la notion de personne, conçue en tant qu'«attitude-personne», une dimension dynamique :

Nous sommes le mouvement mis en mouvement par cette «attitude» qui sait qu'elle ne dépasse pas le niveau de la conviction, elle-même gagée sur le seul pari que, si je ne fais du bonheur une fin, il me sera gracieusement donné par-dessus le marché. La seule chose importante est de discerner d'un ton juste l'intolérable d'aujourd'hui et de reconnaître ma dette à l'égard des causes plus importantes que moi-même qui me réquisitionnent⁴⁵.

En ce point intime du questionnement, Paul Ricœur n'arrête pas là son exploration personnaliste.

De la personne à une herméneutique du soi

Sous le titre d'«Approches de la personne⁴⁶», Paul Ricœur présente les enjeux majeurs de son ouvrage *Soi-même comme un autre*. Cet article se situe dans le prolongement du *Traité du caractère* (1946) d'Emmanuel Mounier⁴⁷ et explore, en partant des recherches contemporaines sur le langage (*l'homme parlant*), l'action (*l'homme agissant et souffrant*), le récit (*l'homme narrateur*)

44. *Ibid.*, p.118.

45. *Ibid.*, p. 118-19.

46. La première partie de cet article, publié dans *Esprit*, mars-avril 1990, constitue une articulation de la VII^e étude de *Soi-même comme un autre*, Paris : Seuil, 1990, p. 199-236.

47. Dans cet essai monumental, peu personnaliste s'il en est, Mounier ne traite pas de l'homme en tant que personne, celle-ci ne pouvant être, selon lui, l'objet d'un savoir positif.

et la vie éthique (*l'homme responsable*) ou la « visée éthique », le statut du soi sous l'inspiration d'une « phénoménologie herméneutique de la personne », et, plus précisément, d'une « herméneutique du soi », le soi étant le terme réfléchi de toutes les personnes grammaticales. Il s'agit ici, pour Paul Ricœur, de dépasser la dialectique à deux termes — la personne (le *je*) et la communauté (le *nous*) — proposée par Mounier et les auteurs personnalistes, en instituant une médiation à trois termes, tous constitutifs, sur le même plan, de l'*ethos* personnel et de l'agir éthique.

D'abord, l'« estime de soi », aspect réflexif de la visée éthique, en tant qu'elle institue un sujet responsable, « capable d'agir intentionnellement » et en outre « capable d'inscrire ses intentions dans le cours des choses par des initiatives qui entrelacent l'ordre des intentions à celui des événements du monde ». L'intention et l'initiative constituent en somme l'acte premier de la personne, plus précisément le premier acte du soi, dans le rapport à autrui et au monde. Ensuite, la « sollicitude », c'est-à-dire le « mouvement du soi vers l'autre », qui appelle la « réciprocité », ou la « reconnaissance », et donc institue « l'autre comme mon semblable et moi-même comme le semblable de l'autre⁴⁸ ». À ce stade, « l'agir éthique », ainsi que le nomme Ricœur, est analysé selon les chapitres qu'Aristote consacre à l'amitié dans l'*Éthique à Nicomaque*. Dans ces rapports interpersonnels, le souci de soi mène au souci de l'autre, selon les notions du juste et de l'égalité. En clair, l'estime de soi et la sollicitude ne peuvent « se vivre et se penser l'une sans l'autre⁴⁹ ». Enfin, cette relation de soi à l'autre ne peut se construire que par les « canaux de l'institution ». Ainsi, reprenant à son compte l'argumentation développée depuis Aristote jusqu'à John Rawls dans sa *Théorie de la justice*, de l'idée de justice distributive — le *chacun* de la justice est une catégorie irréductible à l'*autrui* de l'amitié — Paul Ricœur inscrit le souci d'« institutions justes », ou plus simplement le sens de la justice au cœur de la visée éthique de toute vie humaine.

Ainsi, Paul Ricœur distingue-t-il « les relations interpersonnelles, ayant pour emblème l'amitié, des relations institutionnelles, ayant pour idéal la justice⁵⁰ ». Ce que suggère ici l'auteur est le dépassement de l'idéal (ou de l'utopie) communautaire mis

48. « Approches de la personne », *Esprit*, mars-avril 1990, p. 116-17.

49. P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, p. 212.

50. « Approches de la personne », *Esprit*, p. 119.

en avant par Emmanuel Mounier et ses amis personnalistes. Pour ces derniers en effet, la communauté représentait davantage une communion de personnes singulières. Elle est, pour reprendre l'expression d'Emmanuel Mounier, «une personne de personnes⁵¹», c'est-à-dire une «*communauté personnaliste*», au sein de laquelle l'amour seul serait le lien, et telle qu'elle est représentée idéalement par la Communion des Saints chantée par Charles Péguy dans sa *Cité radieuse*. Pour Denis de Rougemont, la communauté est d'abord et avant tout «l'expression des rapports personnels⁵²», chaque personne étant libre et responsable. Sans doute Paul Ricœur a-t-il raison de dire que, dans le cadre d'*Esprit* des premières années, «la spécificité du rapport institutionnel se trouvait masquée par l'utopie d'une communauté qui serait en quelque sorte masquée par l'extrapolation de l'amitié», mais, ce faisant, il évacue toute la dimension spirituelle de la personne, et sa vocation première, qui est d'amour et non d'amitié seule. Il reste que, en inscrivant l'idéal de justice au cœur des relations interpersonnelles et communautaires, Paul Ricœur enrichit le personnalisme d'un élément décisif : «la dimension politique de l'*ethos*».

Ce que le détour par les philosophies du langage apporte au personnalisme, c'est, selon Paul Ricœur, la conviction que «tout, dans l'expérience, n'accède au *sens* que sous la condition d'être porté au langage⁵³». Sur le plan sémantique, le langage, d'une part désigne la personne «en tant que singularité», distincte de toutes les autres, et, d'autre part, la fait apparaître comme un «particulier de base», cette seconde propriété posant quelques contraintes, dès lors qu'il s'agit d'identifier précisément le statut de la personne. Sur le plan pragmatique, l'apport de la linguistique à une philosophie de la personne est plus décisif encore, puisqu'elle dévoile la notion d'engagement. En effet, dans la théorie des actes de discours, la simple énonciation exprime l'engagement du locuteur dans son discours. Le fait remarquable est ici que la triade *locution* (en tant qu'elle est, la personne se désignant comme soi, anticipation de l'estime de soi), *interlocution* (en tant que les personnes se désignant chacune soi-même et

51. Emmanuel MOUNIER, *Révolution personnaliste et communautaire* (1935), in *Œuvres*, Paris : Seuil, 1961, t. I, p. 202.

52. Denis de ROUGEMONT, *Penser avec les mains*, Paris : Albin Michel, 1936, p. 239.

53. «Approches de la personne», *Esprit*, p. 119 et 120.

s'adressant soi-même à l'autre) et *langage* (en tant qu'il est une institution précédant tous les actes de discours), que cette triade recouvre pleinement les termes constitutifs de l'*ethos* personnel.

Quant aux théories de l'action, elles mettent en valeur « l'implication de l'agent dans l'action », et gravitent autour des questions difficiles du *quoi*, du *pourquoi*, enfin du *qui* de toutes les actions humaines. Sans entrer ici dans l'argumentation développée par Paul Ricœur, ce qui dépasserait largement le cadre de notre présentation, retenons cependant quelques éléments de sa conclusion :

Il n'y a d'éthique que pour un être capable non seulement de s'autodéterminer en tant que locuteur, mais encore de s'autodésigner en tant qu'agent de son action. C'est de cette façon que se rejoignent la triade éthique : souci de soi, souci de l'autre, souci de l'institution — et la triade praxique : ascription de l'action à son agent, interaction survenant entre agents et patients [...] ⁵⁴.

C'est là sans doute le prolongement le plus fécond que Paul Ricœur donne au personnalisme, car il l'entraîne vers la problématique de l'identité personnelle, laquelle ne peut s'articuler que dans la dimension temporelle de l'existence humaine, et vers une ontologie de la personne dont le point d'appui est une herméneutique du soi à travers une dialectique concrète de la mêmeté et de l'ipséité, que la théorie narrative, de surcroît, porte à son plein épanouissement. Ici encore, l'identité narrative, esquissée dans la conclusion de *Temps et récit*, la constitution même de cette identité narrative et l'institution du langage rejoignent la triade de l'*ethos* personnel.

Au terme de bref parcours, il apparaît que le philosophe s'est fort éloigné du personnalisme. Certes, l'exploration de Ricœur a emprunté, par mille digressions, des chemins que les penseurs personnalistes, à leur début, faute des outils conceptuels élaborés depuis lors par les sciences humaines, n'ont pas pris, n'ont pas pu prendre. Sans doute aussi le contexte politico-idéologique de cette seconde moitié du ^{xx}e siècle s'est-il profondément modifié, ce qui explique peut-être, chez Paul Ricœur, une investigation philosophique très étendue de la notion de personne vers une ontologie. Mais d'autres aspects de cette herméneutique du soi éthique mériteraient d'être repérés dans le projet philosophique ricœurien,

54. *Ibid.*, p. 126. L'interaction humaine met en présence un agent, c'est-à-dire celui qui agit, et un patient, celui qui subit.

d'autres thèmes également, telles par exemple sa critique du totalitarisme, ou encore sa critique d'une civilisation en marche. Peut-être cette recherche permettrait-elle de repérer plus exactement l'inspiration personnaliste du projet de Paul Ricœur, immuablement rythmée par le ternaire estime de soi, sollicitude pour autrui, souhait de vivre dans des institutions justes.

Le mérite de Paul Ricœur est d'avoir enrichi à sa façon le personnalisme d'une éthique interpersonnelle, incessamment conquise, afin d'humaniser l'humanité de la personne. N'était-ce point là l'une des intuitions fondamentales du personnalisme ?

Bruno ACKERMANN
Université de Lausanne